

## L'évolution du concept de narcissisme après Freud

Mostéfa RAHMANIA  
(universitaire)

« Je crois que si Freud était en vie, il ne pourrait que s'élever contre la façon dont on l'a enfermé [...] dans une problématique étroite qui n'était certainement pas sa position propre [...]. Il est fâcheux d'enfermer Freud (et le freudisme) dans les positions de 1900-1930. Il reste d'autres choses à voir que simplement Freud a dit, et puis surtout, il y a lieu de développer des petits points que Freud a laissé apparaître. »

Jean Bergeret  
Synapse, sept. 1984

« Ce travail (sur le narcissisme) a asséné un coup bien désagréable à la théorie des instincts, sur laquelle la psychanalyse s'est jusqu'alors appuyée dans ses travaux. »

Ernest Jones,  
« la Vie et l'Œuvre de Freud »  
tome III, p. 323, P.U.F., 1961.

**D**e tous les apports conceptuels de Freud, le narcissisme reste jusqu'à nos jours, avec la pulsion de mort, le concept le plus controversé, dans l'histoire de la psychanalyse. Aussi la multitude de travaux qui lui a été consacrée, depuis de nombreuses années, se trouve-t-elle justifiée et témoigne dans le même temps, comme il sera facile de le constater, d'une évolution significative du concept. Cette évolution s'accompagne souvent de divergences dans les points de vue, selon que les auteurs se rapprochent ou s'écartent des idées centrales de Freud, ou qu'ils s'attachent à privilégier telle notion et pas telle autre, à développer telle ou telle hypothèse laissée en suspens par Freud. Mais il est à noter que la majorité des auteurs post-Freudiens se réfèrent essentiellement à la deuxième théorie de pulsions parce qu'ils estiment qu'elle est en adéquation tant avec l'édifice psychanalytique qu'avec leurs propres observations cliniques.

Devant l'impossibilité de citer tous les auteurs qui se sont penchés sur la question, obligation nous est faite de procéder à une sélection qui ne peut, à l'évidence, paraître qu'arbitraire. Mais pourrait-on faire autrement ? Quand on sait que le thème est certes en rapport direct avec notre sujet, mais il n'en constitue pas le point central. Aussi, avons-nous choisi parmi tous ces auteurs ceux qui, à nos yeux, paraissent les plus représentatifs d'un courant ou encore qui se sont distingués par leur originalité.

Tel est le cas de Bela Grunberger dont les études centrées directement sur le narcissisme s'échelonnent sur une quinzaine d'années et l'ont conduit à lui donner une place qualitative et quantitative plus importante que celle qui lui est habituellement attribuée (Grunberger Bela, 1983, p. 9). Pour ce faire, cet auteur suit le cheminement historique de Freud, reprend l'exemple de l'état amoureux et estime qu'il n'y a pas véritablement, un appauvrissement libidinal de celui qui aime au profit de l'être aimé, mais plutôt projection narcissique du sujet, qui aboutit à une valorisation de soi ; si bien que l'être aimé se dresse comme un double narcissique. D'autre part, le balancement entre libido objectale et libido narcissique devra être envisagé, selon lui, dans une autre perspective, celle d'une relation dialectique entre composante instinctuelle et composante narcissique (ibid., p. 21). Quant à la notion de quantité libidinale, ou encore celle de volume, elle est difficilement admise car le narcissisme échappe à l'appréciation quantitative. « L'expansion coenesthésique narcissique traduit précisément l'état exaltant de l'infini, de l'illimité » (ibid., p. 21).

Par ailleurs, Grunberger s'oppose à l'idée de Freud sur l'hypernarcissisme du schizophrène et partage en cela le point de vue de Federn. Il n'y a pas accumulation de la libido dans le moi car « les limites du moi du schizophrène sont narcissiquement désinvesties, au lieu d'être surchargées ». La libido du moi s'en trouve appauvrie, ce qui expliquerait la détresse du mélancolique et son suicide.

Grunberger n'adhère pas non plus à « l'étrange hypothèse de l'instinct de mort ». Cette tendance de la vie à retourner à la mort, à l'inanimé, inconnue par ailleurs de l'inconscient, ne cadre pas avec l'hypothèse du narcissisme car l'homme recherche la répétition, celle de « son séjour prénatal, dont il fut chassé sur un mode traumatisant et qu'il ne cesse pas de désirer retrouver » (ibid., p. 25). Cette hypothèse est largement confortée par nos fantasmes de toute-puissance et d'éternité.

Pour résumer, Grunberger relève que l'évolution du concept de narcissisme chez Freud est échelonnée de contradictions et « quiconque se penche sur le problème du narcissisme se heurte à la polysémie paradoxale du concept » (ibid., p. 17) [...], présente le narcissisme sur un mode tout à fait spécifique en le hissant au stade d'instance intrapsychique qu'il définit comme l'investissement libidinal de soi, « inséparable de la constitution même du moi humain » (ibid., p. 116) [...] parce qu'il passe nécessairement par un investissement libre du moi et propose alors une nouvelle métapsychologie à quatre instances : le moi, le surmoi, le ça et le soi, qui n'est pas sans nous rappeler celle de Hartmann, Lowenstein, Kernberg, etc., autrement dit des tenants de la psychologie du soi.

Nous retenons ce dernier, Kernberg, parce qu'il s'est longuement intéressé au narcissisme et à la psychopathologie qui en découle. À travers l'étude des personnalités narcissiques dont il évoque les principales caractéristiques (sentiment de grandeur, égocentrisme extrême, vide affectif...), Kernberg tente de délimiter les contours du « narcissisme normal », ceux-là mêmes qui consistent à régler les fonctions d'estime et de critique du moi, consolide les aspects du soi en faisant notamment appel aux facteurs de réussite sociale. Notons au passage que le soi est considéré par les psychologues de cette école comme une instance qui ne s'ajoute pas au moi et au surmoi mais résulte de la dialectique entre le moi et le surmoi et leurs représentations réciproques.

Comme Hartmann, Kernberg se réfère essentiellement à la théorie des pulsions et à la clinique psychanalytique pour appréhender le concept de narcissisme et ses avatars. Mais également référence assez large à la théorie des relations d'objet. Par relation d'objet, entendre non seulement relation avec l'objet réel mais tout mode d'interaction qui peut impliquer l'imaginaire et le fantasmatique, éléments structurants et organisateurs de l'individu. Dans cette perspective, il reste peu de place à un narcissisme anobjectif. La notion de narcissisme, définie comme investissement libidinal du soi, intègre des éléments investis de façon libidinale mais également des éléments investis de façon agressive. « L'intégration des images de soi bonnes et mauvaises en un concept de soi réaliste qui incorpore, plutôt qu'il ne dissocie, les différents éléments des représentations de soi » (O. Kernberg, 1980, p. 128) est nécessaire

pour constituer un narcissisme normal. Autrement dit, précise Kernberg, un narcissisme normal résulte de l'équilibre réaliste dans l'intégration des rejets libidinaux et agressifs. Cependant, la prédominance des investissements libidinaux conditionne et régule le narcissisme normal. Pour étayer cette thèse, Kernberg fait appel au point de vue économique : « L'investissement libidinal de soi augmente avec l'amour ou la gratification des objets externes, les succès emportés dans la réalité, une augmentation de l'harmonie entre les structures du soi et du surmoi, une réassurance dans l'amour provenant des objets internes, une gratification pulsionnelle directe et la santé physique » (ibid., p. 133). N'est-ce pas beaucoup demander pour atteindre cet équilibre narcissique ? Hypothétique par ailleurs puisque chez Kernberg, il y a une tendance tautologique à croire que tout le monde porte en soi les germes d'un narcissisme pathologique. Il fait observer que les perturbations du narcissisme cliniquement rencontrées proviennent de la réduction des investissements libidinaux du soi et des objets. Quant aux troubles les plus graves, ils résultent « d'une détérioration plus profonde des relations d'objet dans laquelle la relation ne se fait plus entre le soi et l'objet mais entre un soi grandiose primitif pathologique et la projection temporaire de ce soi sur les objets » (ibid., p. 139). Dans cet ordre d'idée, ce type de relation amène finalement le soi à n'avoir que l'image de soi, « la mauvaise », comme alter ego. Thème qui pourrait expliquer l'apparition des états psychotiques et notamment des états dépressifs.

Kernberg, tout comme Hartmann, reste proche d'Anna Freud et fidèle aux idées du maître, emprunte pour conforter des thèses certaines notions kleinienne, met néanmoins entre parenthèses la notion de narcissisme primaire, élargit – à l'instar de Jakobson, de Grunberger, etc. – la métapsychologie freudienne à quatre instances, en élevant le soi au statut de structure intrapsychique qui organise (ou désorganise) la personne entendue comme soma et psyché, au fil des diverses étapes du développement, des événements vécus (réels ou fantasmés) et des interactions psycho-sociales.

Parmi les courants outre-Atlantique, c'est le courant représenté par Karen Horney qui nous paraît le plus original à travers ses positions antifreudiennes.

Analysée par K. Noraham et K. Sachs, Karen Horney, d'abord freudienne orthodoxe, s'éloigne peu à peu des idées centrales de Freud. D'abord en recensant le biologisme freudien et son antiféminisme, en rejetant ensuite la notion de narcissisme lié à la libido du moi, même si elle admet qu'être narcissique c'est être épris de soi-même et que ce postulat est en harmonie avec la théorie de la libido, « les preuves cliniques ne sont pas en faveur de l'hypothèse freudienne » (1976, p. 73).

Elle réfute également le point de vue économique : « Les tendances narcissiques ne dérivent pas d'un instinct mais représentent une tendance névro-

tique, une tendance de s'accommoder de soi et des autres, au moyen d'une exagération du soi » (ibid., p. 81). Mais cette estime et l'exagération de cette estime ne sont pas affaire de quantité mais de qualité puisqu'elle dit en substance : « Une véritable estime de soi repose sur des qualités réellement possédées par une personne tandis qu'une exagération du soi implique qu'on offre à soi et aux autres l'image de qualités ou de réussites sans fondement adéquat » (ibid., p. 81). En même temps, elle émet des doutes sur la solidité de la thèse du narcissisme, comparé à un réservoir qui s'emplit et se désemplit selon qu'on s'aime ou que l'on aime, car pour K. Horney, une personne narcissique « [...] est éloignée de soi aussi bien que des autres [...] ; elle est incapable de s'aimer et d'aimer quiconque » (p. 81).

Voilà un point de vue qui nous rappelle la définition de Kernberg précédemment citée, concernant l'homme narcissique, incapable de sentiments véridiques de deuil et de tristesse, à cause du vide affectif qui le caractérise et qui explique, ajoute K. Horney, le retrait du narcissique dans un monde fantasmatique où il apparaît comme personnage hors du commun et qui lui permet d'échapper au sentiment de ne rien valoir. Mais dans le même temps, il contribue à « la dégradation des relations avec les autres, ce qui accroît ces tendances narcissiques » (ibid., p. 78), ces dernières, se combinant avec un retrait sur soi, rappellent les tendances propres aux personnalités schizoïdes.

Les thèses de K. Horney sont en adéquation avec son allégeance aux courants culturalistes et, partant, avec ses critiques de la théorie de Freud. Notamment celles concernant l'hypothèse biologique liée à la théorie des instincts. Elle affirme en substance que ce n'est pas cette théorie qui expliquerait la genèse des tendances narcissiques ou névrotiques car « il existe de nombreux facteurs culturels créateurs de peurs et de tendances hostiles parmi les gens, ce qui les éloigne donc les uns des autres [...] mais également de nombreuses influences générales tendant à amoindrir la spontanéité individuelle, comme la standardisation des sentiments, des pensées et du comportement, ainsi que le fait que les gens sont estimés plutôt pour leur apparence que pour ce qu'ils sont » (ibid., p. 80).

La surestimation de soi, la soif de prestige, qui ne seraient donc que des moyens de surmonter les peurs et le vide intérieur, sont certainement déterminées par la culture.

Nous pensons utile de mettre en rapport cette thèse avec celle du concept de l'angoisse fondamentale qu'elle oppose à celui de l'« angoisse réelle » de Freud. Ce concept qu'elle définit comme celui d'une crainte de l'environnement dans sa totalité parce qu'« il n'est pas possible de compter sur lui, parce qu'il est mensonger, injuste, partial, avare et sans pitié » (ibid., p. 61).

Dans le même ordre d'idée, K. Horney rejette l'hypothèse freudienne de pulsion de mort et celle de destruction qui en dérive.

« La théorie d'une pulsion de destruction est non seulement impossible à prouver, non seulement contradictoire dans les faits, mais aussi dangereuse dans ses implications » (ibid., p. 107). Elle étaye sa thèse en affirmant que faire du mal ou tuer repose sur le fait que nous nous sentons menacés, humiliés, exploités [...], rejetés ou traités injustement [...]. Et si nous désirons détruire, c'est pour défendre notre sécurité ou notre bonheur [...], c'est au nom de la vie et non de la destruction (ibid., p. 107). Apparaît encore une fois, dans cette thèse, la prise en compte des interactions sociales et des influences de l'environnement.

Paradoxalement aux thèses qui précèdent, celles de Jacques Lacan ne rejettent pas les notions freudiennes de narcissisme primaire et de narcissisme secondaire bien qu'il leur fasse revêtir des connotations particulières et en utilisant un style et une terminologie qui lui sont propres.

Lacan propose dans « le stade du miroir », phase de la constitution de l'être humain qui se situe entre les six et dix-huit premiers mois, les prémices qui fondent l'individu en tant que sujet. À travers cette phase apparaît dialectiquement une phase qui la précède, qui correspondrait à celle, freudienne, de l'autoérotisme et que Lacan nomme le fantasme « du corps morcelé ».

L'avènement du « narcissisme premier » se situe au niveau du stade du miroir, plus exactement à travers l'identification avec l'« image reflétée », « pour autant qu'elle permet d'organiser l'ensemble de la réalité dans un certain nombre de cadres préformés » (J. Lacan, 1975, p. 144).

Avec l'image que lui renvoie le miroir, s'instaure chez l'individu une manière de faire entrer le social relationnel qui s'affirmera dans le langage avec l'autre, dès lors qu'il sera ouvert à la « dialogie », autrement dit à « contenir » l'autre (ibid., p. 90).

Le « second narcissisme » se trouvera introduit avec le « report réflexif à l'autre ». Rapport suscité par le sentiment du manque à être induit déjà à la naissance par le besoin du complément maternel, si bien que la référence à une image de soi ne pourra se faire sans passer par la référence à l'image de l'autre car « l'essentiel sera de faire échec au clivage entre soi et soi, entre soi et l'autre » (ibid., p. 90).

Lacan qualifie de « bon narcissisme » ce narcissisme secondaire qui contribue à maintenir les échanges en soi et hors de soi car le pattern fondamental de l'être humain est tout de suite la relation de l'autre, dont « la valeur captivante » crée l'idéal du moi.

La thèse de Lacan ne nous paraît pas s'opposer à la théorie de Freud, même si elle en diffère dans la formulation, et nous sommes tentés de voir dans les notions de miroir et d'image réflexive celles énoncées par Freud dans la définition du moi : « Le moi est avant tout un moi capital, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même projection de cette surface » (S. Freud, 1981, p. 238). Autrement dit, le moi désigne la représentation que le sujet se fait de lui-même. C'est avant tout un « objet imaginaire » qui fait dire à Lacan : « Le moi est le lieu des identifications imaginaires du sujet. »

Cette notion d'imaginaire, nous la retrouvons chez Melanie Klein mais si accentuée qu'elle est devenue une notion fondamentale dans la théorie kleinienne. L'imaginaire kleinien s'exprime par le fantasme, « corrélat imaginaire des visées pulsionnelles qui constituent le fond de la réalité du sujet » (Pontalis J.B., 1993, p. 199). Le fantasme se voit ainsi attribuer une fonction structurante du moi et une réalité dans l'ensemble de la vie psychique telle qu'elle « [...] se voit doublée d'une signification fantasmatique » (ibid., p. 199). Si bien que l'on est enclin à retenir que la conception kleinienne soumet à l'imaginaire et au fantasmatique l'accès à la réalité, celle qui promeut la constitution du moi et la reconnaissance de l'autre.

Ce « moi », M. Klein postule d'entrée de jeu son existence, et dès la naissance. Un moi agressif et sadique qui va évoluer sous la pression des relations d'objet qui ne sauraient être établies que par une série d'identifications. De ce fait, sans pour autant remettre en cause les stades libidinaux du développement psycho-sexuel décrits par Freud, elle préfère au terme de stade celui de position infantile, chacune définie par des ensembles d'angoisse et de défenses. C'est ainsi qu'elle parle de position paranoïde, la première à survenir chez l'enfant, dès les quatre premiers mois, et puis de position dépressive. Ces positions peuvent resurgir et réactualiser des états paranoïaques ou des états dépressifs, à l'âge adulte.

M. Klein reconnaît d'ailleurs que la première phase de l'existence est marquée par une sexualité autoérotique et que ses thèses s'appuient sur le concept de narcissisme primaire tel que Freud l'a défini, autrement dit anobjectif : « Un bébé au sein dépend tout à fait d'une autre personne, mais il ne craint pas cela, du moins au début, parce qu'il ne sait pas qu'il est dépendant. En fait, un bébé ne connaît d'autre existence que la sienne [...], pour lui, la mère n'est qu'une partie de lui [...]; il ne peut établir de distinction entre le "moi" et le "non moi" » (M. Klein, M. Rivière. Joen, 1968, pp. 16-17).

La succion du doigt ou la succion à vide constituent les premières manifestations de l'autoérotisme qui permettent aux pulsions libidinales de trouver leur satisfaction en dehors de l'objet et qui se distinguent, selon Klein, des pul-

sions d'autoconservation qui, elles, se tournent vers l'objet primaire, le sein maternel.

Cependant, tout en admettant avec Freud « la validité d'une différenciation entre pulsions du moi et pulsions sexuelles [...] », M. Klein postule que les premières et les secondes restent unies jusqu'au stade narcissique (Klein M., *ibid.*, p. 118).

Mais c'est dans l'évolution du narcissisme primaire qu'elle se distingue de Freud. Cette évolution sera conditionnée par le processus libidinal de la réalité qui reste secondaire par rapport à l'investissement libidinal du corps et s'appuie sur la symbolisation. Thèse inspirée des conceptions de S. Ferenczi et de E. Jones.

Pour le premier, c'est le motif affectif qui pousse l'enfant à s'intéresser à l'objet extérieur qui, dès lors, sera traduit en symbole. L'enfant introjecte les sources de plaisir (le sein de la mère, la mère par la suite) et rejette au dehors (projette) tout ce qui lui est déplaisant. Motif affectif, motif de plaisir nous apparaissent équivalents pour fixer le symbole, ou remémorer son souvenir, et nous rappellent ce mot de Freud : « Il semble aussi que la remémoration du passé soit facilitée par un motif de plaisir » (Freud S., 1973, p. 127). Pour Jones, c'est par le biais du plaisir que l'individu acquiert le symbole. Il écrit : « L'esprit primitif qui est sous la dépendance exclusive de ce principe (de plaisir) remarque principalement ce qui l'intéresse personnellement, c'est-à-dire ce qui est de nature à lui procurer du plaisir ou le plus de douleur [...]. Lorsqu'une expérience nouvelle se présente à l'esprit, il est certainement plus facile de percevoir les points de ressemblance existant entre elle et les expériences familières [...]. Cette tendance se trouve manifestement sous la dépendance du plaisir » (Jones E., 1969, p. 99).

C'est donc selon le principe de plaisir et par le biais des équivalences libidinales que se constitue l'unité du corps, à l'origine morcelé. Progressivement, la libido investira la réalité extérieure grâce au même processus, celui des équivalences comparables, établies à l'intérieur du corps. Cette thèse sera reprise par Hanna Segal qui postulera que le symbole (né de ces équivalences) est créé dans le monde interne comme un moyen d'assimiler le monde externe (Segal H., 1987, p. 104).

L'image du corps construite selon une totalité et dont les brèches doivent être indéfiniment colmatées, réparées [...] (Pontalis J.B., 1993, p. 194) [...] caractérise aux yeux de M. Klein la position narcissique.

Cette position sera également comprise comme une réponse perpétuelle au morcellement originaire et une défense, plus tard à l'âge adulte, contre les processus de clivage.

Au total, la notion de narcissisme, comme le relève J.B. Pontalis, est définie chez M. Klein, plus comme une fonction que comme un amour porté à soi-même, dans la mesure où le narcissisme apparaît comme un régulateur de l'équilibre psychique, un inhibiteur de l'angoisse persécutrice, toile de fond de la position dépressive, en rapport avec la pulsion de mort que M. Klein, à l'opposé de nombreux postfreudiens, prend en compte dans sa théorie, en admettant le dualisme pulsion de vie/pulsion de mort. Mais en attribuant à cette dernière un rôle majeur, en action, dès l'origine de l'existence humaine et y voyant le point déterminant de l'angoisse dépressive.

C'est dans le cadre de sa théorie sur la sublimation qui procède d'une série de mécanismes défensifs que M. Klein développe cette thèse :

Pulsion agressive - destruction partielle ou totale de l'objet - besoin de réparation - embellissement de l'objet - sublimation.

« Il apparaît alors que le désir de perfection prend racine dans la peur dépressive de la désintégration ; celle-ci est donc une importance insigne pour toutes les sublimations » (Klein M., 1968, p. 320).

Ces quelques conceptions que nous avons d'ailleurs grossièrement résumées et beaucoup d'autres que nous n'avons pas rappelées, des plus proches aux plus extrêmes des thèses de Freud, trouvent indiscutablement leur source, leur « inspiration » et leur développement dans l'œuvre de Freud. À partir de son perpétuel et avide questionnement de points laissés en suspens, d'hypothèses émises avec la même réserve prudente, sa vie durant, dans l'attente d'analyse plus approfondie, de confirmation clinique. C'est ce qu'atteste sa toute première approche du narcissisme (1911) qualifié, alors, de « sorte d'état premier hypothétique où l'organisme formerait une unité fermée par rapport à l'entourage » (Laplanche J., 1970, p. 120). Ou encore cette autre approche, vers la fin de sa vie (1930), sur l'hypothèse de pulsion de mort qui « [...] repose essentiellement sur des fondements théoriques [...] et qu'elle n'est pas non plus tout à fait à l'abri des objections théoriques » (Freud S., 1971, p. 56). Autant, pour la postérité, d'incitations à la recherche, de sollicitations à la critique.

De tout ce foisonnement d'idées postfreudiennes, notamment sur le narcissisme, que peut-on retenir ?

Que la tendance qui prévaut actuellement considère que :

— premièrement, le narcissisme primaire n'existe que dans le cadre d'un mouvement – certains diront : « Il est mouvement » – visant « l'unification de pulsions jusque-là partielles en un faisceau qui permet à l'individu de se sentir comme tel, (non divisé) et qui fonde le sentiment d'identité » (Guillem P.,

Loren J.A. et Orozco E., 1991, p. 73). Conception qui écarte la notion de narcissisme primaire absolu pour ne retenir le sens de primaire que dans la mesure où s'institue une « certaine unité de représentation allant dans le sens de la différenciation de l'autre ». Processus qui ne peut se réaliser sans cette relation d'objet « dont le caractère principal est d'être la matrice potentielle du changement de la croissance psychique » (Bégoïn J., p. 123, 1991). Ou encore, selon les termes de Bion, le contenant même de cette croissance.

— Deuxièmement, ce mouvement intégratif est en même temps dialectique, où chacune des phases du développement est « absorbé » sans être anéanti : c'est ainsi que l'autoérotisme est absorbé par le narcissisme primaire qui, à son tour, l'est par le narcissisme secondaire. Puis émerge l'idéal du moi, découlant de ce mouvement évolutif mais susceptible à tout moment, quand l'équilibre et la sauvegarde du moi l'exigent, de retourner à une phase antérieure du développement. Dès lors, la tâche de l'idéal du moi est de contrarier cette évolution en veillant à « [...] ce que soit assurée la satisfaction narcissique » (Freud S., 1971, p. 99). Cela explique pourquoi certains psychanalystes contemporains l'ont hissé au statut d'instance à part entière. Sa défaillance, source de pathologies narcissiques dont le paradigme est la dépression mélancolique, génère ce que Freud a qualifié de « pure culture de pulsion de mort » (Freud S., 1981, p. 268).

Cette pulsion de mort, dont il ne nous appartient pas de débattre ici, ne cesse de « susciter chez les héritiers de Freud toutes les variétés possibles de la défense : refus motivé chez les uns, acceptation purement scolastique de la notion et du dualisme Éros-Thanatos chez d'autres, acceptation sous une forme modifiée et coupée de ses bases philosophiques de la part d'un auteur comme M. Klein, le plus souvent encore, la prétérisation ou l'oubli complet de la notion... » (Laplanche J., 1970, p. 181).

A nos yeux, nul autre que Jean Laplanche n'a su bien résumer la problématique de cette notion de pulsion de mort si « séduisante » et si « traumatisante ».

Que l'on se rappelle encore que Freud (1926) s'est engagé dans ce créneau, laissé depuis ouvert, en lançant ce mot sur les pulsions : « Ce à quoi nous avons affaire, ce n'est pas pour ainsi dire jamais de notion pulsionnelle pure mais des alliages des deux pulsions en proportions variées [...] » (Freud S., 1971, p. 48) et qu'il précisera plus tard (1930). « Dans le sadisme, pulsion très longtemps reconnue comme composante partielle de la sexualité, on avait ce genre d'alliage, et tout spécialement riche, de la pulsion d'amour avec la pulsion de destruction ; de même que dans sa contrepartie, le masochisme est un

alliage de cette tendance à la destruction, tournée vers l'intérieur, vers la sexualité » (ibid., p. 74).

Cette notion d'alliage en rapport avec celle de liaison a donné naissance à de nouveaux axes de recherche, principalement chez ceux-là mêmes qui rejettent le concept trop abstrait de pulsion de mort. Certains d'entre eux ont saisi cette opportunité pour tenter de lever les paradoxes économiques suscités par la deuxième théorie des pulsions, tant décriée.



## BIBLIOGRAPHIE

**Begoin J.** : « Le narcissisme, beauté ou horreur de la croissance psychique » - in Rev. fr. de psychanal., t. LV, 1, 1991, pp. 121-129.

**Freud S.** : « Pour introduire le narcissisme », in rev. la Vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1977.

**Freud S.** : « Le moi et le ça », in Essais de psychanalyse, Paris, P.U.F., 1971.

**Freud S.** : « Sur les souvenirs-écrans », in Névrose, Psychose et Perversion, Paris, P.U.F., 1973, pp. 113-132.

**Grunberger B.** : le Narcissisme. Essai de psychanalyse, Paris, Payot, 1983.

**Guillem P., Loren J.A. et Orozco E.** : « Le narcissisme dans les processus de structuration et de déstructuration psychiques », in Rev. fr. de psychanal., t. LV, 1, 1991, pp. 39-100.

**Horney K.** : Voies nouvelles en psychanalyse. Une critique de la théorie freudienne, Paris, Payot, 197. CONFIRMER CETTE DATE

**Jones E.** : la Vie et l'Œuvre de Freud, tome II, Paris, P.U.F., 1961.

**Jones E.** : « La théorie du symbole », in Théorie et Pratique de la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.

**Kernberg O.** : « Narcissisme normal et pathologique », in la Personnalité narcissique, Paris, Privat, 1980.

**Klein M. et Rivière J.** : l'Amour et la Haine, Paris, 1968.

**Klein M.** : Essai de psychanalyse, Paris, Payot, 1981.

**Lacan J.** : « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », in le Séminaire II, Paris, Le Seuil, 1975.

**Laplanche J.** : « Le moi et le narcissisme », in Vie et Mort en psychanalyse, pp.113-143, Paris, Flammarion, 1970.

**Pontalis J.B.** :Après Freud, Paris, Gallimard, 1993.

**Segal H.** : « Notes sur la fonction des symboles », in Délire et Créativité, Paris, Éd. des Femmes, 1987.